

A mon ami Guttave Beffort

249593

d'auteurs, D - Bernoulli

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse.

2/818/3

NOTICE

SUR UN LIVRE ROMAN

IMPRIMÉ A TOULOUSE AU MILIEU DU XVI^e SIÈCLE ;

Par M. DESBARREAUX-BERNARD.

MESSIEURS ,

La majorité de l'assemblée devant laquelle je parle a su se défendre, jusqu'à présent, de cet entraînement un peu naïf qui a porté quelques esprits vers l'étude des monuments de notre langue patoise. Les travaux sérieux qui absorbent tous vos moments, vous ont préservés de ces explorations rétrospectives et vous ont laissés fidèles aux traditions de nos graves devanciers. Ces traditions, dont je suis bien loin de contester la salutaire influence, ne m'ont malheureusement pas garanti d'excursions trop fréquentes dans le domaine de notre vieil idiome languedocien. Cette innocente manie, dont je m'accuse, et qui, par cela même, me sera pardonnée, je l'espère, m'a rendu coupable des quelques feuilles que je vais avoir l'honneur de vous lire.

Un hasard, que dans mes jours de ferveur j'aurais peut-être appelé providentiel, et qu'aujourd'hui je me contente de qualifier d'heureux, a fait tomber entre mes mains un de ces rares volumes qui présentent un spécimen de la langue vulgaire en usage à Toulouse dans les premières années du XVI^e siècle.

Ce livre n'est que la traduction paraphrasée d'un ouvrage de piété fort répandu au XV^e siècle, et dont voici le titre :

La vie de Jesu Crist — la mort et passion de Jesuscrist laquelle fut composee par les bons et experts maitres, Nicodemus et Joseph d'Arimathie..... — La destruction de Hierusalem



et vengeance de nostre Sauveur et Redempteur Jesus-Christ, faicte par Vespasien et Titus son fils.

C'est à la demande de très-haut et puissant prince Jehan duc de Berry, fils de notre roi Jean, l'héroïque vaincu de Poitiers, que ce livre fut translaté à Paris de latin en français vers le milieu du xiv^e siècle, *pourceque les faicts de la sainte escripture sont si grans que a payne humaine creature les peut comprendre et mesmement simples gens qui nont eu et nont l'opportunitè destudier. Aulcunes devotes personnes ont voulu faire et entreprendre aidant le Sainct Esperit de faire compiler se petit extrait tant du vieulx comme du nouveau Testament.*

De même que ce volume avait été traduit en français pour les *simples gens qui nont eu et nont l'opportunitè d'estudier*, il fut aussi traduit en patois pour l'usage de nos provinces, comme l'atteste surabondamment l'épilogue qui termine l'ouvrage : *Lo present libre es estat compilat, et per satisfar a la petition fayta per lo noble et fertil pays de Languedoc, a causa que tots no entenden pas la lengua francesa, al plus pres de la lengua tholosana que es estat possible, comma vila capital et principala deldict pays de Languedoc.*

Ce rarissime volume probablement unique, — comme le bon Nodier aimait tant à le dire de ses livres, — est un petit in-4° de 88 ff, sans chiffres ni réclames, portant les signatures A L, en caractères gothiques à longues lignes de 40 à la page, où se trouve, en tête de presque tous les chapitres, une petite gravure sur bois, dont le caractère, à demi byzantin, rappelle les bas-reliefs du pourtour extérieur du chœur de Notre-Dame de Paris. Il est divisé en trois parties. La première, dont le titre encadré est en lettres rouges et noires, porte pour suscription : *Vita Christi — la Vida de nostre Salvador et Redemptor Jhesuchrist al lengaget de Tholosa, am lo trespasament de nostra Dama, et la benjansa et destruction de Hierusalem, fayta per Vaspasien Emperador de Rôma, ystoriada. Nouuelament imprimada alldict Tholosa. — 1544. — Et son a vendre a Tholosa a la Portaria.*

Elle occupe les 37 premiers feuillets. La seconde est intitulée : *Ensiac se la mort et passion de nostre Saluador et Redemptor Jesuchrist, laquala es estada et ordenada per los bons mestres Guamaliel, Nichodemus, et Joseph Dabarimathia (sic), disciples secrets de nostre Saluador et Redemptor Dieu Jesuchrist.* Cette partie est contenue dans 35 ff.

La troisième commence au verso du 71^e f. par ce titre : *La benjansa de nostre Saluador et Redemptor Jesuchrist, et la destruction de Hierusalem fayta per Vaspasien Emperador de Roma.*

On lit à la fin : *Ayssi finis la vida : la mort et passion, resurrection, et assention de nostre Saluador et Redemptor Jesuchrist, am lo trespasement de nostra Dama, et la vengeansa et destruction de Hierusalem, fayta per Vaspasien Emperador de Roma. Nouuelamment imprimada a Tholosa per. J. Colomies imprimeur. Lan m. d. xlv. et le xxvj. de jenier. (sic) demorant en la carriera Dagulheras.*

Ce volume est une des curieuses compilations que l'on fabriquait au moyen âge, à l'aide des livres saints, pour l'éducation des nombreux fidèles qui n'avaient ni la facilité ni le temps de compulsuer les textes. Aussi, comptant sur l'ignorance de leurs lecteurs, et sur l'amour du vulgaire pour le merveilleux, les auteurs de ces sortes d'écrits travestissaient-ils la Bible à l'aide de contes puérils, inventés à plaisir, ou recueillis à peu près au hasard, dans les livres rabbiniques et dans les évangiles apocryphes qui se multiplièrent à l'envi jusqu'au Concile de Nicée. Ces prétendus évangiles composaient une classe de romans pieux que l'Eglise de cette époque, tolérante pour ce genre de littérature, comme elle le fut pour les drames sacrés que l'on appelait *mystères*, ne jugeait pas assez coupables pour être traités sévèrement, mais qu'elle s'abstenait toutefois de sanctionner. C'était toute une famille parasite couvrant le texte vénérable des écritures de ses végétations capricieuses, comme les lichens et les lierres qui étendent leur luxuriante verdure sur les monuments des vieux âges. Le légendaire accomplissait, ce me semble, un travail analogue à celui des architectes de l'ère gothique, qui se plaisaient, eux aussi, à

surcharger leurs mystérieuses cathédrales de tant de sculptures bizarres et symboliques.

Cet amalgame hybride de vérités incontestées et de légendes fabuleuses, racontées dans un style plein de naïveté, offrait à la classe la plus nombreuse des *simples*, l'attrait d'une lecture facile qui, tout en la reposant des peines de chaque jour, contribuait à entretenir cette sève exubérante de foi, et cette soif ardente de renoncement dont est empreinte toute cette époque de mysticisme.

Du reste, aucune notion chronologique; tous les temps sont confondus. Les idées et les pratiques dérivant du christianisme sont appliquées à des faits qui ont précédé son établissement; nulle couleur locale: de même que, dans les statues et dans les vitraux du temps, nous voyons les saints et les prophètes affublés du costume à la mode lorsque vivait l'artiste, de même ici toutes les dénominations appartiennent aux usages du xv^e siècle et forment avec les graves personnages de la Bible et de l'Évangile, le contraste le plus singulier.

Nous trouvons au début l'histoire de la révolte de Satan; avec cette circonstance assez remarquable, qu'aussitôt après avoir précipité les anges rebelles dans l'abîme, Dieu remarque que les sièges qu'ils occupaient précédemment dans le ciel restaient vides, ce qui le détermine à créer des *images* pour les remplir. *C'est ainsi*, dit naïvement l'auteur, *que Paradis resta au complet*. Notez, Messieurs, que Dieu ne crée pas de nouveaux anges pour remplacer les anges foudroyés, ce sont des images que, comme un architecte, il place dans les niches vides du Paradis.

De la chute des anges à celle de notre premier père il n'y a qu'un pas, vous en connaissez toutes les circonstances; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est la réflexion tardive d'Adam au moment où il avalait le fruit défendu. Voici dans toute sa pureté le texte poais :

Et la vegada Adam prenguec la poma que Eva ly avia baillada et mordec dedins et ne prenguec ung boussy : et aytal coma el ne volguec passar lo boussy el coneguec que avia mal fait et se prenguec a la goria affin que lo boussy

no intres en son ventre, et en senhal de aquel boussy los homes an ung os puntut en la gorja.

Je ne ferai pas, à une Académie toulousaine, l'injure de lui traduire ce vieux et pur patois toulousain.

Les enfants d'Adam sont nés et nous assistons au crime de Caïn qui, en nécessitant la première inhumation, *despiusselec* — comme dit ingénument l'auteur — *nostra mayre la terra.*

Adam, approchant du terme de sa longue carrière, envoie son fils Seth auprès de l'ange commis à la garde du Paradis terrestre, pour demander *l'huile de miséricorde* promise par le Seigneur. Seth accomplit la volonté paternelle, et l'ange, en lui montrant les splendeurs de ce lieu de délices, lui fait voir entre les rameaux de l'arbre de vie un enfant emmailloté qui sera un jour Jésus-Christ *et viendra prendre chair humaine en une Vierge laquelle aura nom Marie* : c'est là ce que Dieu entendait par *l'huile de miséricorde.*

L'ange remet ensuite à Seth trois graines d'une pomme du fruit de vie, et, lui annonçant la mort prochaine d'Adam, il lui recommande de placer ces trois graines dans la bouche de notre premier père. Le choix de l'organe n'est pas indifférent; il fallait, dit l'auteur, qu'Adam fut sauvé par où il avait péché.

De ces trois graines naquirent trois beaux arbres qui poussèrent *par la volonté de Dieu et la grâce du Saint-Esprit.* Ils provenaient du même fruit, et cependant ils étaient de trois espèces différentes, palmier, cyprès et cèdre. David les fit transporter à Jérusalem en cérémonie et au son des instruments. Pendant le trajet ils exhalaient une odeur merveilleuse. Tous les malades qui venaient honorer ces trois arbres étaient immédiatement guéris, et le peuple s'écriait, par un instinct prophétique : *Ces arbres nous prouvent que le Rédempteur doit bientôt venir pour nous racheter.*

Ces trois arbres devaient plus tard être employés pour la croix du Golgotha. Le cèdre en fut la pièce perpendiculaire, le cyprès fournit les bras, et le palmier servit pour l'inscription placée au-dessus de la tête du Sauveur.

Vous devez dire, Messieurs : Quand passerons-nous au déluge ? Je ferai mieux, je passerai le déluge et j'arriverai au moment où

les fils de Noé jettent les fondements de la société nouvelle. Notre légendaire symbolise l'église dans la personne de Sem, le pouvoir temporel dans celle de Japhet, et le travail, ou plutôt le tiers-état, dans celle de Cham. Vous le voyez, le prolétariat date de loin, et la démocratie ne se doute guère qu'elle tire son origine du malheureux Cham, condamné au travail pour s'être moqué de l'ivresse, trop peu voilée, du vieux Noé.

Il est facile de voir que l'intention de l'auteur, en analysant le vieux Testament, était de faire ressortir toutes les circonstances qui pouvaient, de près ou de loin, se rattacher à la venue du Messie. La plupart des faits que nous venons de signaler et ceux qui vont suivre en sont la preuve.

C'est ainsi qu'en racontant l'édification du temple de Salomon, il fait l'histoire *de la primera martyera per lo nom de Jesuschrist.*

Pour achever de bâtir le temple de Dieu, on avait besoin d'une poutre de trente coudées de longueur; et comme on n'en trouvait pas de cette dimension dans les alentours, Salomon fit couper le cèdre que son père avait transplanté *en Jérusalem.* Par un miracle, dont le but est évidemment de réserver le cèdre pour la sainte croix, cette poutre — *ce saumie*, comme l'appelle le texte patois — bien que coupée à la longueur voulue, se trouva trop courte. Quand Salomon apprit cela, il la fit recouvrir de lames d'argent et transporter dans le temple, où il ordonna qu'elle fût *en honneur et révérence.* Les juifs se portaient en foule au temple pour adorer la poutre merveilleuse, lorsqu'un jour une femme, *en vituperan le sanct saumie*, s'étant assise dessus, voit ses habits s'enflammer tout à coup, et saisie d'épouvante elle prononce ces paroles : *Propheta Deus; et Deus meus Jesus Christus.* Les juifs répètent à l'envi qu'elle blasphème, la jettent hors du temple et la lapident.

Pour corroborer ce miracle étrange, l'auteur en raconte un plus étrange encore. Le voici : *Constantinoble es lo temple de lempedor, lo plus bel et lo milhor ordenat que jamais home vis : et aqui dedins la gleysa de sancta Sophia lo emperador volia enterrar ung de sos parens : et quan home fasia la fossa per lo enterra, els trobegen dedins la terra ung home,*

loqual tenia entre sas mas una platela de fin aur, en la quala eran escrits las causas que se ensieguen en un cartel en grec. Jesus nascestur (sic) ex virgine Maria per quem humanum genus redimetur. Jesuchrist deu naisse de una Verges, la quala se appellara Maria, per la quala humanitatge sera resemut. Et avia estat entre aquest mort bien dos milla ans davan que Dieu prengues carn humana al ventre de la verges Maria.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ce passage, ou de l'ignorance de l'auteur, ou de la crédulité qu'il suppose à ses lecteurs. Sainte Sophie, église chrétienne, bâtie deux mille ans avant la venue du Christ, est un de ces grossiers anachronismes, concevable peut-être au *xiv^e* siècle, époque de la première édition de ce livre, mais tout-à-fait inexcusable au milieu du *xvi^e* siècle, date de la traduction patoise.

Vous devinez, Messieurs, que j'ai dû chercher à remonter à la source de ces légendes. Elles existent, pour la plupart, dans ces livres apocryphes des *ii^e* et *iii^e* siècles dont je vous ai parlé. Malheureusement les textes sont d'autant plus rares, que, repoussés par l'église dès leur apparition, ils n'ont pu être conservés qu'en dehors de l'enseignement dogmatique. Je me suis cependant assuré que les emprunts les plus considérables ont été faits à l'évangile de Nicodème, à celui de l'enfance du Christ, à celui de la naissance de Marie, et enfin au protévangile de Jacques frère de Jésus, tous reproduits dans la bibliothèque de Fabricius.

Notre auteur donne une raison assez ingénieuse de la nécessité du mariage de la Vierge. Il soutient que, d'après la loi juive, elle aurait été lapidée si elle était devenue mère sans avoir été mariée, et que, d'ailleurs, la chose était importante afin de tromper Satan : *Ut partus diabolo celeretur.*

La traduction française du *Vita Christi* renferme des détails empreints d'un certain parfum de poésie que le traducteur toulousain a maladroitement dédaignés. Notre Dame est dans l'étable obscure de Bethléem; elle désire du feu et de la lumière. Joseph va en chercher; mais il trouve toutes les portes fermées. Il s'adresse à un maréchal qui le repousse avec menaces; la

femme du maréchal, plus compatissante, décide son mari à satisfaire Joseph, à condition que l'époux de la Vierge emportera le feu dans son manteau. Joseph, plein de foi, ouvre son manteau et y reçoit un charbon incandescent. Mais quelle est sa surprise quand, en rentrant dans l'étable, il la trouve éclairée par deux cierges que deux anges y avaient apportés pendant son absence. A son arrivée, *nostra Dama lui dict : Joseph mon doux amys ou avez vous le feu? Hélas Marie veez-le icy en mon manteau et quand il ouvrit le giron il fust tout plain de roses. Et Joseph lui dict Hélas Marie je croydoie apporter de feu et ce ne sont que roses.*

L'histoire de sainte Anastasie, qui remplit l'office de sage-femme auprès de la Vierge, est aussi touchante. Notre Dame, sentant qu'elle allait devenir mère, supplie Joseph d'aller quérir une femme pour l'aider dans ce moment pénible. Joseph va frapper à la porte d'Anastasie qui lui répond : qu'étant privée de mains, elle ne peut être d'aucun secours à sa femme. Joseph insiste; Anastasie le suit; et en arrivant près de Marie, elle lui dit : Comment vous aiderai-je ? je n'ai point de mains. *Et adonc respond la glorieuse Vierge Marie ne vous chaille Anastasis approchez vous tant seulement de moy et recevez l'enfant qui vient.* Anastasie se trouva tout à coup des mains pour recevoir le Sauveur et en rendit immédiatement grâce au Dieu qu'elle venait d'introduire dans le monde.

On lit dans le martyrologe qu'Anastasie, sainte du m^e siècle, eut les pieds et les mains coupés pendant son martyre. C'est, sans doute, sur cette donnée que l'auteur du *Vita Christi* a brodé sa gracieuse histoire.

Vous avez déjà vu, Messieurs, que c'était à la demande des habitants de Toulouse que cette traduction avait été faite. Aussi l'auteur a-t-il commis à leur intention un très-flatteur anachronisme. Cet anachronisme consiste à placer au nombre des disciples dont est entouré Notre-Seigneur au moment où il va recevoir le baptême des mains de saint Jean-Baptiste, notre martyr saint Sernin qui appartient au m^e siècle.

Nous nous arrêterons un instant aux noces de Cana pour signaler une de ces innocentes supercheries que notre auteur

demande à son imagination lorsqu'il veut suppléer au silence de la tradition. Les évangélistes n'ont pas cru nécessaire de nommer l'habitant de Cana dont on célébrait le mariage. On comprendrait que, voulant le désigner, l'auteur eût choisi un nom obscur, mais il ne se contentait pas de si peu ; il lui fallait un personnage célèbre, et il a pris, qui ? saint Jean l'Évangéliste, le disciple bien-aimé de Jésus, celui auquel du haut de la croix Notre-Seigneur recommanda sa mère, et qui du reste est mort vierge.

Notre auteur introduit aux noces de Cana un personnage qu'il nomme *Architriclin*, le plus honorable, dit-il, qui fut léans après Jésus-Christ et la vierge Marie. On appelait ainsi, dit D. Calmet, le maître ou l'intendant du festin. Quelques anciens ont cru qu'*Architriclinus* était le nom de l'époux des noces de Cana. On lit dans le roman de Garin le Lorrain :

*Par cil Dame Deu qui de liau fit vin
Au jor des noces de S. Architriclin.*

La première partie de ce livre singulier se termine par la vie de Judas Iscariote. Nous devons tenir compte au traducteur patois de l'effort de laconisme qu'il a fait en renfermant dans trente-deux vers la vie tout entière du traître, vie qui, dans la traduction française, n'occupe pas moins de huit pages in-4°. Je vous ferai grâce de cette affreuse poésie, que l'on pourra consulter à la note comme modèle des vers barbares de cette époque (1).

(1) Lo fals Judas foc dauant sa nayssensa
Preuist souuent per falsa vision
Don sos parens per euitar greuansa
Lo meten en Mar fugen deception
Et peys arriuec sens dubitation
En Scarioth ung Isla tal nommada
Don la regina ne fec reception
Et lo noyric en loc dauer linada.
Après auenguec la regina enfantec
Ung bel enfant de soun propi marit
Loqual Judas vilanament tuec
Donc cascun dels foc grandament marrit
Et quant venguec que el laguec ferit
Lo maluat Judas fugit de la mayso

La seconde partie, qui comprend l'histoire de la passion et de la résurrection de Jésus, ainsi que la mort de la Vierge, s'éloigne beaucoup moins de l'ensemble des faits qui forment la tradition de l'église. On y remarque cependant toujours l'usage des noms modernes pour désigner les fonctions de la hiérarchie militaire et sacerdotale. Quand Pilate envoie chercher Jésus, c'est par un sergent; s'il s'adresse aux membres du Sanhedrin, il les appelle seigneurs et barons.

La troisième partie de cette espèce de trilogie est celle où l'auteur s'est livré à toute la furie de son imagination. Elle est, comme je l'ai déjà dit, intitulée : *la venjansa de nostre Salvador et Redemptor Jesuchrist et la destruction de Hierusalem fayta per Vaspasien Emperador de Roma.*

Vous venez de voir, Messieurs, comment l'auteur du *Vita Christi* a travesti les livres saints en les surchargeant d'incidents bizarres qui ne pouvaient qu'en altérer la grandeur et la sublime simplicité; vous allez apprécier maintenant la manière dont il a amplifié, ou plutôt dénaturé, le récit du siège de Jérusalem par Titus, récit que nous devons à l'historien Josèphe que saint Jérôme mettait au niveau de *Tite-Live*, et qui prit une part personnelle à ce drame terrible.

La première inexactitude est d'enlever à Titus l'honneur de ce siège mémorable, pour le reporter à Vespasien. Mais l'au-

Ben sabia quel rey lo aguera auit,
Car aquo era he dreyt et mais raso.
Lo fals Judas tuec son propi payre,
Per sa folia et maluada arrogansa,
Et peys apres el espousec sa mayre,
Que foc ung cas de granda violensa
De que Pylat ne fec la concordansa.
Per satisfa al murtre quauia fayt
Mas el ho fec tot per inaduertensa
De que peys apres conoguec son mal fayt.
Judas conoguec son cas et son offensa
De que el foc marrit et desplasent
Jamays naguec en el bon esperansa
Lo Diable era en son gouuernament
Mas lo dos Jesus volgnec estre content
De lo perdonar son borsier lanec far
Mas a la fin lo trasit durament
Et en se penian sanec desesperar.

teur préférait Vespasien à Titus. Il fallait dans ses idées que Vespasien se fît chrétien. Comment l'y amener ? Par un miracle ; et vous avez pu voir que les miracles ne coûtent guère à notre conteur. On ne lit nulle part que Vespasien ait jamais été atteint de la lèpre. Notre auteur raconte que Jésus-Christ, tenant à arracher Vespasien à ses erreurs, lui avait envoyé cette affreuse maladie qui, résistant à toutes les ressources de l'art humain, faisait dire aux médecins que la guérison n'était possible que par une grâce spéciale de Dieu.

En ce temps là vint à Rome un certain Clément qui se disait disciple de Jésus. Guay, sénéchal de l'Empereur, eut occasion de l'entendre et se convertit à la foi nouvelle. Vespasien l'entretenait un jour de l'espérance qu'il avait d'obtenir sa guérison des dieux de l'Empire. Ne comptez pas sur eux, répondit Guay, ils n'y pourront rien. Mais j'ai entendu dire qu'il y eut à Jérusalem un prophète du nom de Jésus, crucifié par ordre de votre prévost Pilate. On m'a assuré que si l'on avait quelque chose qui eût touché son corps, et qu'on crût fermement en lui, on pourrait guérir de quelque maladie que ce fût. Vespasien, saisissant avidement cette voie de salut, chargea Guay lui-même de cette commission, ajoutant, que s'il était guéri, comme Guay lui en donnait l'espoir, il vengerait le Nazaréen, et que, pour punir les juifs d'avoir acheté un si grand prophète trente deniers, il vendrait tous ceux qui tomberaient en son pouvoir, à raison de trente pour un denier.

Guay part en toute diligence et arrive bientôt à Jérusalem. Il descend chez un bon juif, nommé Jacob, qui lui raconte qu'une pauvre femme de Galilée, atteinte de la lèpre, avait été guérie radicalement par l'intervention de Jésus-Christ. Jésus était sur la croix, dans les sueurs de l'agonie ; la Vierge Marie prit un morceau de toile que Véronique portait sur la tête et fut en essuyer le visage de son fils. L'image du Christ resta empreinte sur la toile, et dès que Véronique l'eut touchée, elle se trouva guérie.

Véronique vivait encore, et Guay la décida sans peine à l'accompagner à Rome pour essayer sur l'Empereur l'effet miraculeux de la précieuse relique qu'elle avait du Sauveur.

A leur arrivée dans la capitale de l'Empire, ils trouvent Vespasien fort malade. Celui-ci, enchanté d'apprendre le succès de la mission de Guay, convoque toute sa Cour, dans laquelle se trouvaient, dit l'auteur, des rois, des ducs, des comtes, des barons et toute la chevalerie. Il était tellement affaibli qu'il ne pouvait se soutenir et qu'il devait le lendemain couronner son fils Titus Empereur. Guay le prévient qu'il n'obtiendra sa guérison que s'il met toute sa confiance dans le fils de Marie. L'Empereur promet de le faire et ajoute : que si le prophète lui fait l'insigne faveur de lui rendre la santé, il veut venger sa mort. L'épreuve est renvoyée au lendemain et doit se faire devant toute la *Baronnie*. Vespasien, pour suivre le conseil de Guay, n'adora pas ce jour-là ses idoles.

Véronique, prévenue par Guay qu'elle doit être présentée le lendemain à l'Empereur, se met aussitôt en prières pour demander à Dieu la grâce d'opérer la guérison de Vespasien. Un hasard providentiel la rapproche du disciple Clément, qui avait converti Guay à la foi chrétienne et qui consent à venir exposer devant l'Empereur les mystères de la divine mission du Christ. Véronique, persuadée qu'entre les mains de ce fervent apôtre de la foi nouvelle la relique aura plus d'efficacité, la lui confie, et le lendemain elle est introduite avec Clément devant l'Empereur. Clément expose avec chaleur toutes les circonstances de la naissance, de la vie et de la passion de Jésus-Christ propres à toucher le cœur de l'Empereur, et quand il croit avoir suffisamment agi sur l'esprit de son auguste auditoire, il déploie subitement la toile de Véronique, et Vespasien s'écrie qu'il vient d'être guéri.

Notre auteur, jaloux de témoigner de la reconnaissance de Vespasien pour l'opérateur de sa merveilleuse guérison, le fait immédiatement créer pape par l'Empereur. Il n'y a qu'un malheur, c'est que d'abord les Césars du premier siècle firent plus de martyrs que de Papes, et que, d'un autre côté, Vespasien, qui est mort en 79, n'a pas pu instituer Saint Clément 1^{er} qui n'a été élu qu'en 91, sous Domitien.

Vespasien tenait à accomplir son vœu ; aussi le voyons-nous s'embarquer pour la Palestine avec tous ces rois, ducs, comtes,

barons et chevaliers au nombre de 300,000. Cette croisade anticipée était partie sur 900 galères et 30,000 vaisseaux de charge. Favorisée par un temps à souhait, elle débarquait cinq jours après à Acre qui se rendit à discrétion.

Entre Acre et Jérusalem, l'Empereur assiège la citadelle d'*Arcaphat* dont il passe la garnison au fil de l'épée, en épargnant seulement l'historien Josèphe que notre traducteur appelle Jaffet, et qui accompagne le vainqueur au siège de Jérusalem. Parmi les détails les plus curieux de ce siège, je vous signalerai la manière assez nouvelle dont Vespasien approvisionne d'eau son armée par le conseil de Josèphe; il n'est question de rien moins que de 60,000 peaux de bœufs et de vaches que l'on avait étendues sur des poutres en manière d'aqueduc pour amener dans la vallée de Josaphat les eaux du fleuve du diable qui n'est autre que le lac asphaltite.

Les assiégés, qui avaient compté sur les effets de la sécheresse pour être débarrassés de leurs ennemis, virent avec désespoir le secours inespéré qui arrivait à Vespasien. Mais ils n'en persistèrent pas moins à se défendre courageusement. La famine survint, et avec elle se produisirent, dans cette malheureuse cité, tous les crimes enfantés par la faim. L'histoire dit bien qu'on vit une mère faire rôtir et dévorer son enfant; mais notre auteur, qui veut toujours enjoliver les choses, prétend que c'est sur l'ordre d'un ange et pour accomplir une des prophéties de Jésus que ce forfait odieux fut commis. Pilate sentit, en passant dans la rue, l'odeur de cet étrange mets, et envoya chez la malheureuse mère réclamer une part du festin. Mais ses émissaires reculèrent d'horreur à l'aspect de ce nouveau repas d'Atrée, et rapportèrent à Pilate ce qu'ils avaient vu. Disons à sa louange que ce récit fit sur lui une telle impression qu'il resta trois jours malade dans son palais. Pilate ne pouvant plus nourrir ses sujets, leur conseilla de moudre leur or, leur argent et leurs pierres précieuses et de les prendre comme aliment, ce qui les fit vivre pendant vingt-deux jours. Enfin, pressés par les Romains, ils furent obligés de se rendre à merci.

Vespasien, qui voulait faire expier aux juifs la mort de Jésus, livra trente juifs pour un denier à chacun de ses soldats qui,

sachant que les juifs avaient avalé leurs trésors, égorgèrent impitoyablement les prisonniers, croyant retrouver dans leurs entrailles les richesses dont ils s'étaient nourris par le conseil de Pilate. Vespasien en réserva seulement six séries de trente, ce que l'auteur patois appelle naïvement : *sieis dinciradas* — *six denierées*. — Il les fit lier et mener à Acre, les plaça sur trois navires qui furent conduits en pleine mer et abandonnés à la grâce de Dieu. Elle ne leur fit pas défaut, et sans doute, comme dit l'auteur, Dieu voulut qu'il restât sur terre quelques débris de la nation juive en souvenir de sa passion. Il fit aborder l'un des navires à Narbonne, le second à Bordeaux, et le troisième en Angleterre.

La conquête de la Judée accomplissait le vœu de Vespasien. Il put en toute sûreté de conscience retourner à Rome pour recevoir le baptême du Pape Clément. Mais il restait encore un grand coupable à punir, c'était Pilate. Un matin, au sortir de la messe de saint Clément, Vespasien et Titus assemblèrent les sénateurs, et leur ordonnèrent de juger Pilate. Ce ne fut pas long; ils le déclarèrent coupable, et le condamnèrent à mort, remettant, selon un prétendu décret d'Auguste, l'exécution de leur arrêt à la justice de Vienne. Ici l'auteur raconte avec une volupté de cannibale les vingt-deux jours de supplice réservés à Pilate; je vous fais grâce de cette boucherie, car un dernier miracle qui termine le livre en empêcha l'exécution. Pilate, arrivé à Vienne, fut enfermé dans une tour qui se trouvait sur le pont du Rhône; et le jour fixé pour son supplice, le peuple se rassembla en foule sur la place. Les justiciers entrèrent dans la tour pour conduire Pilate à l'échafaud; mais à peine étaient-ils entrés qu'ils la sentirent trembler sous leurs pas, et qu'on vit apparaître aux fenêtres et aux créneaux une multitude innombrable de diables répétant à grands cris : Il est à nous, il nous appartient! et soudain la tour s'affaissa dans le Rhône, et disparut dans un tourbillon d'eau. Les Viennois voulurent sonder l'abîme, mais quatre cents brasses de cordes ne purent pas en mesurer la profondeur.

L'auteur explique naïvement pourquoi les diables emportèrent ainsi Pilate avant son supplice. C'est, dit-il, qu'il aurait

pu se repentir au moment suprême, et qu'ils voulaient être sûrs de l'avoir toujours avec eux en corps et en âme.

Il serait aisé, à l'occasion de cette fable, de faire parade d'une facile érudition; je m'en garderai bien: que nous importe d'ailleurs que Pilate soit ou non mort à Vienne? ce qu'il y a d'à peu près certain sur son compte, c'est qu'il se tua, l'an 40 après Jésus-Christ, pour se soustraire à la cruauté de Caligula.

Vous me pardonnerez, je l'espère, cette longue analyse en faveur de l'origine toulousaine d'un livre qui avait été fait pour le peuple, et qui représente beaucoup mieux la langue vulgaire de notre province, dans la première moitié du xvi^e siècle, que les écrits en vers, où la forme poétique et l'imitation dominent toujours.

Dans cet ouvrage les désinences caractéristiques de la langue romane se retrouvent encore presque toutes; mais on sent par l'envahissement de certains mots, et par l'adoption de certaines tournures, que la langue du Nord a déjà déposé de nombreuses alluvions, et que bientôt va commencer le déclin de l'idiome qui pendant huit siècles avait régné sans partage dans nos contrées.

C'était la conséquence inévitable de la prépondérance acquise par la France d'outre-Loire. La langue d'Oc, dédaignée dès longtemps par les hommes graves qui avaient trouvé dans le latin une langue universelle; repoussée par tout ce qui tenait au pouvoir civil, ne fut jamais employée par la science. Enfin, dans la poésie, où personne ne conteste ses succès, elle resta toujours inférieure, pour la perfection, aux dialectes harmonieux de l'antiquité, et dut nécessairement s'éclipser pour ne plus jeter que quelques lueurs intermittentes.

C'est ainsi que la langue des troubadours, amoindrie et dédaignée, fut renfermée chaque jour davantage dans le cercle des besoins vulgaires; et tandis que ses sœurs puinées, l'italienne et l'espagnole, se fixaient et se développaient par la culture intellectuelle et la suprématie politique, elle descendit graduellement jusqu'à ne plus être qu'un patois.

Souveraine détrônée, elle trouva encore des courtisans pour la consoler de son abaissement. Mais malgré le mérite reconnu

de quelques-uns de ses poètes, elle ne put jamais se relever du coup mortel qui lui avait été porté, car elle était frappée d'impuissance. Et pour exprimer des sentiments ou des besoins nouveaux, elle était obligée d'emprunter ses expressions à l'orgueilleuse rivale qui l'avait dépossédée.

Vous ne prendrez certainement pas la peine de rechercher l'utilité de ce mince travail; cependant ne fût-il que le résultat d'une fantaisie, j'oserai me féliciter du sentiment pieux qui m'a porté à recueillir cet orphelin de la typographie toulousaine. Je ne ferai pas sa gloire, à coup sûr. Mais si cet unique exemplaire disparaît jamais, l'on trouvera peut-être dans vos registres la preuve de son existence. C'est ainsi que j'ai découvert dans vos archives le titre complet d'un livre dont la publication était presque problématique, et qui peut dès aujourd'hui prendre rang dans la grande famille bibliographique. C'est un enfant perdu dont j'ai retrouvé l'acte de naissance.

Si l'on admet comme légitime le bonheur de l'horticulteur qui possède une variété unique de tulipe, ne devra-t-on pas avoir quelque indulgence pour le bibliophile qui compte ses richesses? La possession exclusive est une des jouissances les plus intimes de la propriété, et sous ce rapport, on peut l'affirmer, la science bibliographique sera longtemps à l'abri des doctrines communistes, car, pour emprunter le mot d'un homme d'esprit : *si l'amour de la propriété disparaissait jamais de la surface de la terre, on le retrouverait à coup sûr dans le cœur d'un bibliophile.*

